

La science et les scientifiques, **inspiration artistique** Page E 5



Cinéma: Claude Gagnon s'attaque au plus québécois des cowboys Page E 6

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 JANVIER 2015

Les géographies de l'attente

D'un inédit de Julien Gracq, retour sur les chamanes du roman

GUYLAINE MASSOUTRE

Combien de romans ont commencé par l'étude attentive et obstinée d'une carte de géographie? Océans, montagnes, fleuves ou plaines, pays mystérieux ou Atlantide, îlots minuscules ou déserts infranchissables, ils flottent, signes de l'irréel entre les codes graphiques. Ce sont des Terres du Milieu insituables, brouillées, matrices composites, dotées de mille imperfections.

L'auteur d'un tel imaginaire déploie des stratégies où sa liberté finit par confronter son désir. L'espace creux, disponible à tous les surgissements du néant, ne déroge alors plus sa nature vide, lorsqu'apparaissent ces globes oculaires où miroite l'obsession. Car toute conquête est celle d'une présence, celle du quêteur, marcheur ou fantassin, même, et peut-être surtout, s'il exprime sa terreur.

Le guetteur verra, le guerrier guerroiera, pour son triomphe ou la mort. Alberto Manguel et Gianni Guadalupi ont recensé, dans leur *Dictionnaire des lieux imaginaires* (Actes Sud, 1998), d'innombrables chimères romanesques, incarnées sous des climats et des topographies qui ont en commun une fixité noire. Qu'on pense à Pi, le naufragé traumatisé de Yann Martel de la désormais célèbre *Histoire de Pi* (XYZ), rescapé d'un océan fantastique affolant. La parution de ce roman est concomitante avec le 11-Septembre.

Voyages extraordinaires

De *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, dont les éditions des Saints Pères viennent juste de republier le manuscrit, en fac-similé de luxe, au dernier avatar cinématographique du *Bilbo* de J. R. R. Tolkien, du succès de Lewis Carroll à la consécration d'Antoine Volodine, les encyclopédistes de la littérature exotique et postexotique ont conçu des atlas, où l'errance garantit l'éloignement du réel, tandis que l'espace coïncide, en parallèle, avec une ou des époques connues.

Par la rêverie, cette imagination jusqu'aboutiste n'en construit pas moins des contes cruels, qui rejoignent les sagas sans frontière ni âge. Anne Hébert, Jacques Poulin ont vu, de près ou de loin, le pays par la fenêtre fantasmée du roman et les images désolées de Jean-Paul Lemieux. Il y a eu des drames. Là s'épanouissent les passions propres aux esprits hantés par le chaos, le sens immodéré du retrait, les pertes et les distractions ineffables, les spectacles entrevus en rêve ou les bizarreries excluant tant la civilité que la connaissance stable.

Le XX^e siècle s'est défait de l'utopie. Aquin, Ducharme, engloutis dans la béance d'un pays demeuré désir, privés de repère paternel, ont investi les traces culturelles avec leur égarement particulier dans la révolte ou le silence. Sans doute Gracq avait-il mis un point d'orgue, avec son *Rivage des Syrtes* en 1951 (José Corti), à l'espace arasé du désir, qui gonfle dans l'attente et se refuse, en fin de compte, à renoncer à son objet. Il préfère se soumettre à l'impossible achèvement de se satisfaire et que la culture s'effondre dans la guerre: il provoquera l'invasion honni, même s'il en sait la barbarie supérieure.

Aussi Gracq ne pouvait-il aller au-delà du *Rivage des Syrtes*, grand succès littéraire; mais il en reprit l'idée générale, la tension sournoise, puis l'hostilité déclarée des parties en guerre

dans son roman suivant. L'écrivain n'a pas voulu le finir ni le publier. Soixante ans plus tard, la menace alors décrite résonne durement.

Aux confins du Couchant

Les éditions Corti et son editrice dans la Pléiade, Bernhild Boie (aussi exécutrice testamentaire de Gracq), ont donc décidé de le donner à lire, ô surprise, en 2014. De 1953 à 1956, Gracq rédigea *Les Terres du Couchant*, ce roman inachevé d'angoisse élaborée, tout de géographie imaginaire. Saturé de marche et de gestes menaçants, dans l'ambiance lourde de l'écriture perlée, de la surcharge descriptive, de l'onirisme et du climat de traque et d'embuscade, il ressemble au *Rivage*, en plus violent, sans quête amoureuse, fort de la camaraderie de survie.

L'histoire est brouillée, irréaliste, l'ennemi sans visage lance ses exactions, flambe et cavale. De ce roman, Gracq avait extrait la nouvelle *La route*, quintessence brève. Entretemps, il avait signé *Un balcon en forêt* (José Corti, 1958), un épisode réel de la guerre de 1914, souvent lu dans les lycées français. Mais *Les Terres du Couchant*, dans le contexte de mondialisation dangereuse où nous le lisons, prend un autre sens.

Au pied des murailles d'Armagh, la légende nordique, germanique et celtique de Gracq raconte de féroces combats au sortir des forêts jusqu'au cœur de la citadelle. Les hommes



« Au-delà, la Crête s'élevait d'un jet, lisse, énigmatique, violemment éclairée par la lune, d'un rose décoloré et froid. La longue crête dentelée parlait dure et tranchante dans cette nuit éveillée. »

« Il est singulier que les lieux accoutumés de vivre à l'ombre gardent longtemps encore dans le plein jour cet aspect chauve et ébloui qui les dénonce, comme une bête des cavernes qui se tortillerait au grand soleil »



ALAIN JOCARD AGENCE FRANCE-PRESSE

En haut, le monde, orienté sud/nord, vu par le géographe arabe Al-Idrisi (1100-1265). La limite entre géographie imaginaire ou ancienne est parfois mince. En bas, Julien Gracq, en 2001.

Extraits de *Les Terres du Couchant*

CULTURE

Le génie de la lampe du coffret Lavoie

ODILE TREMBLAY



Durant le temps des Fêtes, vrai carburant de nostalgie, on pense souvent à son berceau. Le mien se balançait dans la ville de Québec, un des endroits les plus romantiques d'Amérique du Nord pour y grandir et prendre son essor. À cause du poids de l'histoire, de l'enracinement dans un passé sur lequel on s'enferme à chaque instant, de la campagne toute proche et du fleuve qui pointe vers le Nord, comme une boussole.

Ces réflexions-là surgissaient ces derniers jours en génie de la lampe du coffret Richard Lavoie, cinéaste enfanté par Québec et marqué de son empreinte de mémoire. Vingt-sept de ses œuvres y sont triées parmi une centaine: documentaires, fictions et docufictions sur la ville, les régions agricoles, la mer, le Grand Nord, les vieux métiers, la francophonie, etc., commentaires et livret à l'appui, sous distribution des Films du 3 mars. Une production d'un demi-siècle. Son premier film, il l'avait fait très jeune: *Rencontres dans l'invisible*, en 1957, hommage au capucin père Venance, qui filma un microscope l'univers des gouttes d'eau. Mais il co-réalisait avec son père depuis son âge tendre.

Car celui-ci, Herménégilde Lavoie, fut un pionnier du cinématographe. Entre eux, la transmission de savoir s'est effectuée de maître à apprenti, à la façon des anciennes confréries d'artisans. Père et fils se préoccupaient de préservation de patrimoine à Québec et en région dans leurs films et leur vie. Ça m'impressionnait de savoir qu'Herménégilde avait payé de sa poche le propriétaire du désormais célèbre moulin à vent de L'Isle-aux-Coudres pour l'empêcher de le raser au cours des années 40. Le dernier film de son fils, le magnifique *Quais-blues*, en 2011, documentaire sur les anciens quais du Saint-Laurent menacés de destruction par le gouvernement fédéral au grand dam des villageois riverains, lançait un même cri d'indignation en une sorte d'écho, plusieurs décennies plus tard. Comme quoi, chez nous, on n'apprend toujours pas à préserver notre âme et nos trésors.

Vocation dynastique

Richard Lavoie s'était installé à Tewkesbury, à 25 kilo-



Richard Lavoie a été un œil témoin des environs et des campagnes de la région de Québec, avant de migrer vers la métropole. Un coffret de six DVD de son œuvre est maintenant disponible.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

mètres du centre-ville, dans la vallée de la rivière Jacques-Cartier, où les paysages automnaux constituent un lieu de pèlerinage annuel à cause de leur splendeur multicolore. Il y offrit longtemps des services de location d'équipement pour des tournages en région.

Québec n'a jamais été un haut lieu cinématographique, encore moins Tewkesbury, et Richard Lavoie donnait là-bas aussi du travail aux techniciens et artistes de la capitale. Certains étaient mes amis. On allait le visiter dans son royaume, regardant aussi ses rushes. Il nous semblait une figure tutélaire, sorte de PME à lui tout seul, sortant des films de liberté de son chapeau. Ainsi ce *Guitare* sur une musique de Jocelyn Sheehy que tout le monde appelait Joce, où des enfants vivaient des apprentissages d'aventure et d'humanité sans parents pour les déranger, à l'état sauvage.

D'où les ennuis avec les diffuseurs télé, qui ne savaient guère trop à quel auditoire cette fiction expérimentale s'adressait (aux enfants? aux adultes?). Le type d'œuvre à peu près inconcevable aujourd'hui, parce que les télévisions sont omnipotentes et que des enfants, lâchés louses, ça fait désordre, comme on dit. Dans le commentaire d'accompa-

«Ce gars-là à Québec est en train de faire tout seul ce qu'on fait à l'ONF»

gnement au coffret, le cinéaste rappelle que *Guitare* était qualifié à l'époque (1974) de «film de gauche pour enfants». Drôle!

Le cinéaste Fernand Danseur nous témoigne aussi, évoquant ses réflexions du temps: «Ce gars-là à Québec est en train de faire tout seul ce qu'on fait à

l'ONF» Richard Lavoie finit tout de même par rejoindre la métropole, puissant aimant. D'ailleurs, ses enfants travaillent parfois avec lui. Vocation dynastique, donc.

Généalogie

Dans le coffret, outre des œuvres phare comme *Rang 5* sur les métiers agricoles, acclamé et primé, *Noël à l'île aux Grues*, et *Charles Daudelin, des mains et des mots*, où le sculpteur se livre dans toute sa ferveur créatrice, se retrouve aussi le film hommage que Richard Lavoie a consacré à son père, en sauvant du coup plusieurs de ses œuvres promises à l'oubli.

À l'adolescence, Herménégilde Lavoie, un orphelin, s'était rêvé architecte, mais faute de moyens, ne put terminer ses études au cours des années 20. Un temps fonction-

naire, renvoyé par Duplessis comme forte tête, il sauva sa famille de la misère grâce à sa passion pour le cinématographe. On lui devait des documentaires sur les coins du Québec encore préservés mais menacés, parfois des œuvres de commande, sur les communautés religieuses souvent. Tout le parcours d'Herménégilde Lavoie paraît emblématique de celui du Québec de la Grande Noirceur en route vers sa percée de lumière. Celui de son fils pose un pied dans le temps en mouvement, gardant l'autre collé à la mémoire collective, avec un regard d'anthropologue.

En 1974, la ville de Québec fut l'hôte de la Super Francofête, notre Expo 67 à nous, pour l'ouverture à 360 degrés qu'elle impliquait. Richard Lavoie avait été chargé d'immortaliser en film cet événement vraiment extraordinaire, béni par un beau temps perpétuel.

Tous ces artistes francophones venus des quatre coins du monde mettaient la ville à l'heure planétaire, en illuminant l'été et les esprits. Le documentaire qu'il en a tiré, *Franc-jeu*, avait été jugé irrévérencieux et trop politique. Moi, je m'étais laissée longtemps hanter par une chanson africaine sur instrument à cordes, servie en leitmotiv à ce film-là. Les coffrets rétrospectifs servent également à ça parfois: nous remettre un air à l'oreille, aussi mélodieux que dans notre souvenir.

Il me semble que l'œuvre de Richard Lavoie aurait été mieux connue s'il avait quitté les environs de Québec plus rapidement. Mais un œil témoin se serait alors effacé des campagnes à la ronde et des murs ancestraux qui nous faisaient rêver. Et ça, quel enfant de ce berceau-là aurait pu le souhaiter?

otremblay@ledevoir.com

LINA CRUZ
IMAGINARIUM, NE PAS NOURRIR
LES ANIMAUX!
21, 22, 23 JANVIER
20 H



CHORÉGRAPHE

INTERPRÈTES

MEZZO-SOPRANO

MUSIQUE/INTERPRÉTATION

ÉCLAIRAGES

Lina Cruz
Tanya Crowder, Danielle Davidson, Jean-François Duke
Catherine Larocque, Loïc Stafford, Fabien Piché
Chloé Deschambault
Philippe Noireaut
Christophe Nicolas

PROFITEZ
DU FORFAIT
4 BILLETS...
ET PLUS!

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

PHILIPPE NOIREAUT, LOÏC STAFFORD, CATHERINE LAROCQUE, DANIELLE DAVIDSON
PHOTO / ALEXANDRE FRENETTE

COUCHANT

SUITE DE LA PAGE E 1

hantent le paysage, armés de la puissance magique des armes et d'un sens de la manœuvre où la liberté de tuer

exalte l'imagination et l'instinct. Ces archétypes, immobiles et gravés à la manière de Dürer, associent l'histoire et l'inconscient avec puissance, ravivant notre cauchemar de ce qui se passe actuellement à nos frontières.

Innombrables sont les écri-

vains inspirés par Gracq. Des collections d'essais, telle Liberté grande chez Boréal, ou des maisons d'édition de romans, telles Attila ou Zulma, le saluent de maints choix éditoriaux. Jacques Abeille, Jean-Marie Blas de Roblès, Hubert Haddad écrivent sur le vertige des gouffres approchés inéluctablement, les yeux ouverts sur un enfer.

Lorsque François Ouellet et François Paré, professeurs de littérature québécoise, s'écrivaient entre 1998 et 2000 (*Traversées*, Nota bene, 2014), tentant des «conjonctures» sur leur discipline, ils faisaient remarquer que la contre-culture, la route, avait cédé le pas à l'«impuissance radicale». Chacun pour soi, l'enchantement s'est désorienté. Toutefois, l'écriture «réclame quelque

chose à la limite», observait François Ouellet; la «fin du patriarcat», la «venue d'un autre monde», une «fin de civilisation», un «passage à vide de l'humanité».

Cet appel du paysage, insistant chez Aquin, chez Jacques Brault, résonne étrangement en 2014, sous ces mots de François Paré, qui écrivait après Michel Serres: «*Toute écriture est une approche et un dépassement de la rive. Un pont pour les tremblants marcheurs que nous sommes.*»

Collaboratrice
Le Devoir

LES TERRES DU COUCHANT

Julien Gracq

Corti

Paris, 2014, 259 pages

REQUIEM(S) KING LEAR
HYGIÈNE SOCIALE
DÉSŒBÉISSANCE CIVILE
CHARTRE DES RAISONS COMMUNES
VODKA POUR TOUS

DU 13 AU 17 JANVIER 2015 À 19 H

MISE EN SCÈNE HANNA ABD EL NOUR
PRODUCTION URD / VOLTE 21

ESPACE LIBRE

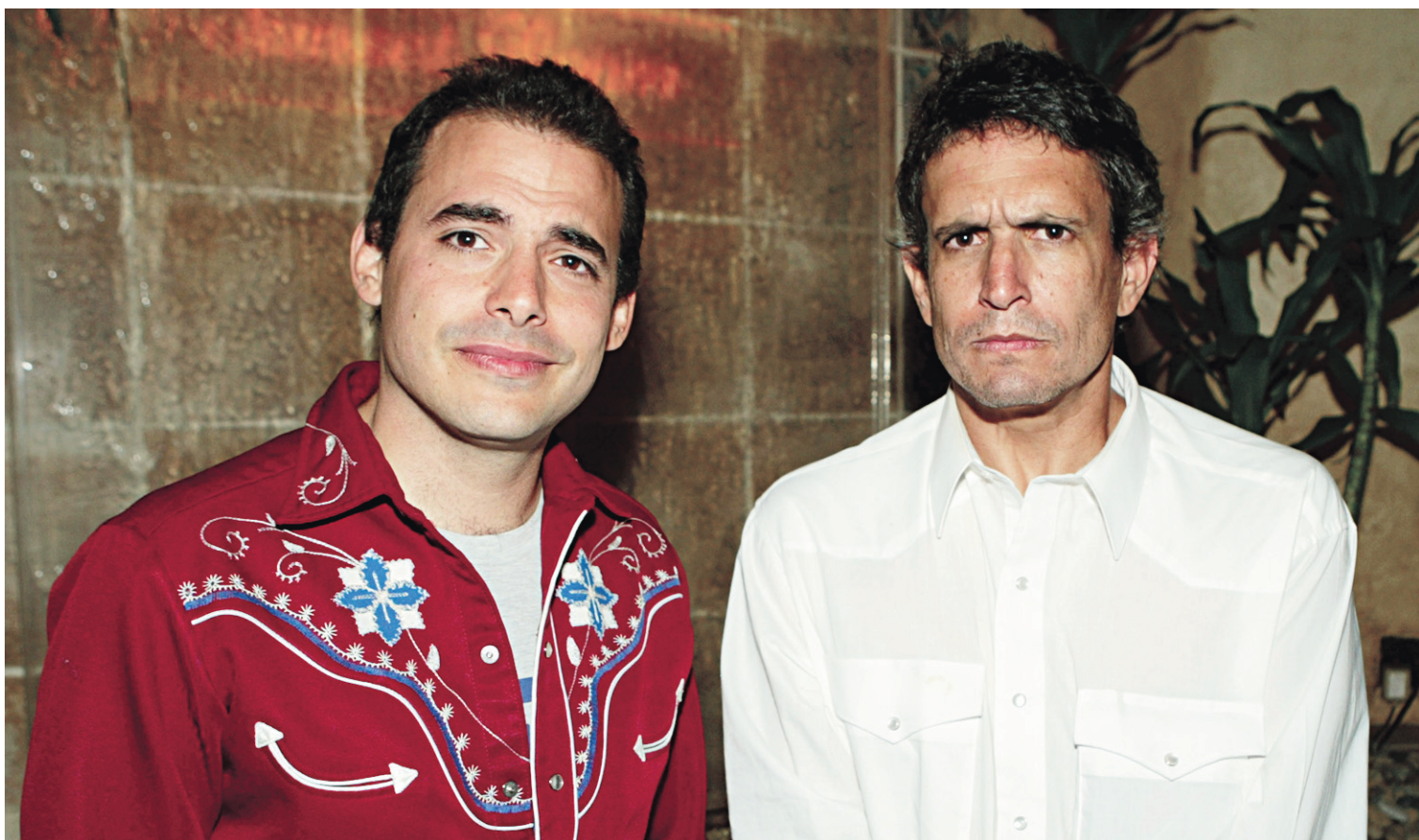
BILLETTERIE 514 521 4191
WWW.ESPACELIBRE.QC.CA / 1945 RUE FULLUM

URD THEATRE



Illustration tirée de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne

CULTURE › MÉDIAS



Les deux fondateurs des Yes Men, Igor Vamos (alias Mike Bonanno) et Jacques Servin (alias Andy Bichlbaum), en 2004, lors du lancement du documentaire sur les actions du collectif.

Des airs de faussaires qui trouvent leurs racines dans l'art

Moussé par Internet, le canular est devenu une figure de style *mainstream*

Le canular, sur Internet notamment, est devenu une figure de style du courant dominant: certains sites produisent des canulars quotidiennement. Les racines du genre sont à chercher notamment dans les pratiques des artistes, héritiers du situationnisme ou de l'interventionnisme, d'homme enceint en chimpanzé peintre, de conférences de presse bidon en signatures imaginaires.

JONAS PULVER

Cet article dira toute la vérité, rien que la vérité, promis, juré, craché. Jugez plutôt: «Musée Grévin — Les visiteurs autorisés à gifler les statues des personnalités qu'ils n'aiment pas chaque vendredi.» «Une artiste de New York crée de l'art invisible et les collectionneurs dépensent des millions pour se l'offrir.»

Vous n'y croyez pas? Et vous avez raison. Ces extraits d'articles de presse se font l'écho de trois canulars lancés cette année à l'assaut de la médiasphère, concoctés dans le premier cas par le site satirique Le Gorafi, dans le deuxième par une marque de chocolat, dans le troisième cas par deux humoristes de la radio CBC (dont l'histoire d'art invisible n'aura pas paru révolutionnaire une seule seconde à qui est familier avec le travail d'un John Cage ou d'un Gianni Motti). Trois «hoaxes», pour utiliser la terminologie anglaise, trois arnaques mises en œuvre par des activistes, des responsables marketing ou des personnalités du *show-business*, le tout catalysé par la puissance de propagation d'Internet.

Jouer avec la dimension discursive et friable du réel, avec les représentations qui le composent: une pratique chère aux artistes, bien avant que le canular ne devienne cette figure de style aujourd'hui entrée dans le répertoire de la culture *mainstream*. Ainsi de l'excentrique Sarah Bernhardt, photographiée assoupie dans le cerceuil qu'elle transportait en tournée, et affichée en une de la presse de boulevard. Ainsi de Nat Tate, artiste sorti de l'imagination de l'écrivain William Boyd et de David Bowie, dont la «redécouverte» fera gloser les plus grands ti-

tres, y compris le *New York Times*. Ainsi du Taïwanais Lee Mingwei, auquel le Mori Museum de Tokyo consacre en ce moment une rétrospective, et qui se présentait en 1998 comme le premier «homme enceint» par le biais d'une plateforme Internet richement documentée (coupures de presse, interviews...), cependant entièrement bidon.

«Le canular se joue dans la relation avec les médias. En ce sens, il est lié avec le développement de la presse», note Denis Pernet, commissaire d'exposition et directeur de l'espace spécialisé dans l'édition *Hard Hat* à Genève. «C'est son succès médiatique qui rend le hoax possible ou non, dans le potentiel de la nouvelle à être reprise, et à acquiescer un statut de vérité. C'est l'effet de réel dont parle Roland Barthes. Beaucoup d'artistes vont utiliser la presse dans une perspective activiste, en héritiers du détournement cher au situationnisme théorisé par Guy Debord. Il y a toute une tradition du hoax qui a pour but d'éveiller les consciences, une forme de hacking [détournement] de la réalité.»

Mettre en lumière les travers des systèmes dominants: c'est le parti pris du site *LeGorafi.fr* dans ses publications plus politisées, mais aussi, comme le rappelle Denis Pernet, du collectif *The Yes Men*, dont les artistes imposteurs, dès le début des années 2000, s'emploient à infiltrer de puissantes organisations pour mieux en faire apparaître l'hypocrisie. En 2009, ils tentent de faire croire au cours d'une conférence de presse que la US Chamber of Commerce va déve-

lopper une politique plus écosympathique; ils ne parviendront pas à terminer leur élocution, mais quelques semaines plus tard l'institution annonce officiellement des changements, quoique l'ancien vice-président Al Gore déclarera que «ce n'était pas à cause des Yes Men»...

Critique

Les discours façonnent le réel: subvertir les institutions qui nous montrent le monde, c'est déjà amorcer le changement. Pour le sociologue de l'image Gianni Haver, «il y a là une dimension de mise en danger qui rappelle certaines performances»: *The Yes Men* ont dû faire face à plusieurs actions en justice. «On peut se mettre en danger en se taillant la peau, en travaillant sur le corps, mais on peut aussi se mettre en danger en se faisant passer pour quelqu'un d'autre.»

«Le canular se joue dans la relation avec les médias. En ce sens, il est lié avec le développement de la presse»

Et si toutes les arnaques ne mènent pas jusqu'au tribunal, ils procèdent presque toujours d'une mécanique du piège et de la disqualification: piège à journalistes, ou piège à experts, comme dans les différents cas de peintures réalisées par des singes, par exemple celles du chimpanzé Congo, exposées par le primatologue Desmond Morris.

«Le canular est une critique des modes de production culturelle, mais on est bien obligé de constater que cette critique est récupérée et intégrée: même si le canular est une critique de l'information, on en fait quand même de la nouvelle, analyse Gianni Haver. Le présent article en est la preuve, non? Une fois que la nouvelle fausse a été communiquée, on va continuer de communiquer pour expliquer pourquoi et comment elle était fausse. La machine à curiosité est en marche, elle va se nourrir d'elle-même. C'est assez circulaire.»

L'incroyable réalité

Une ronde évidemment accélérée, amplifiée, décuplée par Internet. Et c'est bien cette portée inédite qui a permis l'émergence des sites comme *Le Gorafi*, ou *The Onion*, son pendant anglophone, descendants autant des caricatures du XIX^e siècle ou de la presse satirique que des pratiques de détournements culturels des *Yes Men* ou Lee Mingwei. «Si quelque chose de faux peut être perçu comme vrai, alors ce qui est en apparence vrai pourrait bien se révéler faux, avec toute la dimension politique que cela implique, résume le journaliste et chercheur Frédéric Martel dont le dernier ouvrage, *Smart*, vient d'être traduit en sept langues. Des choses in-

croyables et impossibles à imaginer deviennent vraies: ainsi d'un ministre du Budget qui a un compte bancaire caché en Suisse; d'un ministre qui n'a pas déclaré ses impôts depuis plusieurs années alors qu'il était chargé de la transparence financière à l'Assemblée nationale, etc. *LeGorafi.fr* aurait pu sortir ces informations et on aurait pensé que c'était impossible: mais c'est Médiapart qui les a sorties! Démêler le vrai du faux est, par essence, le métier du journalisme. Le canular est là pour les mêler, les emmêler, pour mieux les révéler. C'est sa force.»

Le Temps

JAZZ

Camus, Orwell et Carroll en bleu

SERGE TRUFFAUT

Fallait y penser. En fait, ce n'est pas tout à fait ça. Il fallait oser. C'est dit. Il fallait oser, et pas à peu près. Quoi donc? Conjuguer tout un album avec la littérature en général, Albert Camus, George Orwell, Federico Garcia Lorca et Lewis Carroll en particulier. C'est ce que notre très cher Ben Sidran vient de réaliser. Le fait, le seul fait d'avoir fait cela, fondre les éclaircissements de *L'étranger* dans les notes du jazz-blues, et inverse-

ment, mérite toutes les médailles — les républicaines, on tient à le préciser. Le titre de cet album paru sur l'étiquette française *Nardis/Bonsai* est évidemment au diapason de l'ambition affichée: *Blue Camus*.

Il fallait oser, et pas à peu près. Quoi donc? Conjuguer tout un album avec la littérature en général.

Entre ces divers morceaux, ces poèmes ou dissertations, Sidran et ses amis ont intercalé des pièces strictement instrumentales. Leur qualité? Mises bout à bout, elles évitent à l'album d'être qualifié de trop bavard. Car les hommages rendus aux écrivains sont passablement longs.

Les complices de Sidran s'appellent Ricky Peterson à l'orgue, le très fidèle Billy Peterson à la contrebasse — ces deux frères cumulent un nombre d'expériences hallucinantes —, son fils Leo à la batterie et, sur certains morceaux, Bob Rockwell au saxophone.

Le tout est remarquable. Il confirme surtout que Sidran est bel et bien l'héritier direct de l'immense Mose Allison.

Le Devoir

BLUE CAMUS

Ben Sidran
Nardis/Bonsai



SIX MEDIA MARKETING

Blue Camus est inspiré de *L'étranger*. On y entend, chanté en français, notamment ceci: «Un homme du midi/Un homme détruit/Un homme de la vie/C'est tout, c'est fini [...] La lumière, la lumière/Je peux pas voir/Je peux pas sentir/It's all so dark...»

As For Alligator est inspiré de *La ferme des animaux* d'Orwell. Sidran y raconte cela: «Maybe that's the reason people finally had to build themselves a zoo/They call it New York City but it's just another alligator stew...» Oups!

The King of Harlem emprunte un peu, beaucoup à *Poète à New York* de Lorca. Il y est suggéré: «Go tell Dali, go tell Bunuel/Go tell the millionaires it's time to sell/the final boot/Is on the stairs...» On voudrait définir la déflation qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Wake Me When It's Over est

Ben Sidran

du 20 JANVIER au 14 FÉVRIER 2015

ESPACE GO

UN TRAMWAY NOMMÉ

DÉSIR

DE TENNESSEE WILLIAMS

TRADUCTION PAUL LEFEBVRE
ADAPTATION SCÉNIQUE & MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

AVEC CÉLINE BONNIER & DANY BOUDREAULT & MAGALIE LÉPINE-BLONDEAU & JEAN-NOÏSE MARTIN & ÉRIC ROBIDOUX

UNE PRODUCTION D'ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Partenaires: Québec, Conseil des Arts du Canada, Hydro Québec, transat, PARTENAIRE DE SAISON



Une des œuvres de «l'artiste» chimpanzé, Congo

WIKIMEDIA

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

LES MEILLEURS ALBUMS CLASSIQUES DE 2014



BORIS HORVAT AGENCE FRANCE-PRESSE

Le chef d'orchestre argentin Leonardo Garcia Alarcon use de sa notoriété pour promouvoir des œuvres méconnues. Le résultat est passionnant, selon notre critique Christophe Huss.

Explorer des terres musicales inconnues

Johann Wenzel Kalliwoda, Charles Wakefield Cadman : plus que des noms dans des encyclopédies!

Dans notre « top 10 » des CD classiques 2014, six parutions dévoilaient des œuvres inédites ou méconnues. Trente après son avènement, le CD reste un incomparable instrument de découvertes, et la recherche de trésors oubliés devient une discipline musicale de plus en plus populaire auprès des interprètes. En voici cinq parfaits exemples.

CHRISTOPHE HUSS

GIOSEFFO ZAMPONI:
ULYSSE ALL'ISOLA DI CIRCE
(OPÉRA 1650)



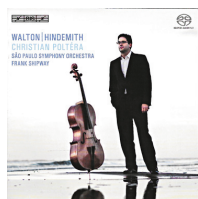
Capella Mediterranea. Chœur de chambre de Namur, Clematis, Leonardo Garcia Alarcon. Recherche 2 CD RIC 342.

Voilà très exactement la mission d'un grand interprète: user de sa notoriété et de sa crédibilité pour promouvoir

des œuvres méconnues. N'avoir pas fait cela (à l'exception de Sibelius dans les années 50) est le reproche que l'on peut associer pour l'éternité à Herbert von Karajan. Leonardo Garcia Alarcon, révélation musicale (avec Teodor Currentzis et Raphaël Pichon) de cette première moitié de décennie, brille dans le Requiem de Mozart ou les Vêpres de Monteverdi, pour mieux nous révéler Elena de Cavalli (en DVD chez Ricercar) ou ce pur chef-d'œuvre postmonteverdien, créé en 1650 à Bruxelles. Gioseffo Zamponi, né en même temps

que L'Orfeo de Monteverdi, autour de 1600, est mort en 1662. On a perdu toute trace de lui avant qu'il œuvre, à partir de 1648, à Bruxelles et y compose cet Ulysse all'isola di Circe, le premier opéra représenté dans cette ville. Un Ulysse, dix ans après le chant du cygne de Monteverdi! Et pas seulement cela: un opéra qui tient parfaitement la comparaison. Inutile de paraphraser un livret parfait, qui décrit, dans un luxueux livre-disque, toutes les circonstances de la création et de la reconstitution moderne de cette œuvre. Le résultat est passionnant et une composition majeure vient d'entrer au répertoire.

WALTON ET HINDEMITH:
CONCERTOS POUR VIOLONCELLE ET ORCHESTRE
(1956 ET 1940)



Christian Poltéra, Orchestre symphonique de Sao Paulo, Frank Shipway.

Bis SACD 2077 (SRI).

Oh que ce disque a failli se trouver dans le « top 10 » de l'année 2014! Le seul minime reproche que je peux lui adresser est un positionnement des micros un peu trop près du soliste. Cela dit, techniquement, le bilan est très positif, car les timbres sont superbes et l'orchestre remarquablement fouillé. Et, musicalement, quel bonheur! Alors, œuvres à découvrir? Oui, car les noms de Walton et Hindemith ont beau être connus, ils se retrouvent beaucoup plus dans les livres d'histoire de la musique que dans les programmes des concerts. Ces deux compositeurs illustrent bien ce que j'appelle le « XX^e siècle perdu », effet de la double entreprise de marginalisation par les nazis (Hindemith, compositeur déclaré « dégénéré »), et par le leur, après-Guerre, du « progrès en musique ». Walton s'en est mieux tiré qu'Hindemith, car les Anglais ont toujours continué à promouvoir leurs compositeurs éminents. Cela dit, ces interprétations exceptionnellement détaillées et justes viennent à point nommé pour tenter de réhabiliter un répertoire. Et bravo à Christian Poltéra, pour cette croisée, déjà incarnée dans un CD Martin, Honegger Schoeck en 2012. Les œuvres pour violoncelle seul (Passacaille de Walton et Sonate op. 25 n° 3 de Hindemith) ne sont pas à négliger, loin de là.

DANSES POUR PIANO ET ORCHESTRE

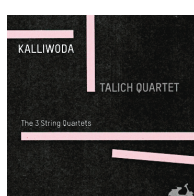


Œuvres de Pierné, Castro, Chopin, Saint-Saëns, Weber, Gottschalk et

Cadman. Joel Fan (piano), Northwest Sinfonietta, Christophe Chagnard. Reference Recordings RR-134 (Naxos).

La musique sert aussi au divertissement. Voici donc le disque « anti-prise de tête » pour ceux qui aiment le répertoire pour piano volubile. Il y a cinquante ans, le Scherzo de Henry Litolf était le parangon de ces œuvres pour piano et orchestre autour de dix minutes et visant l'éblouissement par la verve et la virtuosité. Le pianiste américain Joel Fan remet au goût du jour sept de ces pièces d'apparat. Il ne retourne pas à Litolf, mais parmi les œuvres un peu connues choisit Krakowiak de Chopin et la Polonaise brillante de Weber, orchestrée par Liszt. Le reste est vraiment rare: Fantaisie-ballet de Pierné, Valse-caprice de Siefert-Saëns, Grande tarentelle de Louis Moreau Gottschalk, Valse-caprice de Ricardo Castro Herrera et un petit bijou: Dark Dancers of the Mardi Gras de Charles Wakefield Cadman (1881-1946). Le Northwest Sinfonietta n'est assurément pas le Philharmonique de Berlin, mais ceux qui aiment le genre n'ont pas eu grand-chose à se mettre sous la dent ces dernières années.

KALLIWODA: LES TROIS QUATUORS À CORDES
Quatuor Talich. La Dolce Volta LDV 260 (HM).



Il ne s'agit pas là d'une nouveauté. La Dolce Volta a choisi de rééditer les plus beaux

enregistrements Calliope du Quatuor Talich. Celui-ci, de 2005, nous révélait les extraordinaires trésors des trois quatuors composés par Johann Wenzel Kalliwoda (1801-1866) entre 1835 et 1838. Dans un idiome post-Haydn, on trouve ici les œuvres d'un esprit riche et inventif, comme en témoigne le Scherzo en pizzicato du 1^{er} Quatuor (oui: la 4^e Symphonie de Tchaïkovski 40 ans avant!). La musique de Kalliwoda sonne comme une sorte de Haydn tchèque. La danse est présente, par exem-

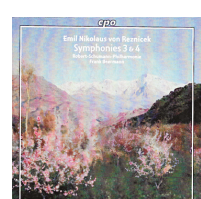


DOMAINE PUBLIC

Le pianiste américain Joel Fan remet au goût du jour des œuvres pour piano et orchestre.

ple dans l'irrésistible Finale du 3^e Quatuor, un chef-d'œuvre d'inventivité. Kalliwoda est en quelque sorte un compositeur qui, au milieu des années 1830, maintenait la verve et l'héritage spirituel de Mozart et Haydn (puis Mendelssohn) au moment où le monde musical germanique s'enfonçait dans le romantisme profond... C'est à connaître, non seulement comme une découverte, mais aussi comme un vrai « disque de compagnie » dont vous ne vous lassez pas. Reste à trouver le moyen de ne pas déchirer le carton en cherchant à sortir le CD de son fourreau...

REZNICEK:
SYMPHONIES N° 3 ET 4
Robert-Schumann Philharmonie, Frank Beermann. CPO



777 637-2.

Je n'aurais pas raté l'occasion de rappeler au bon souvenir de tous Emil Nikolaus von Reznicek (1860-1945), connu pour son ouverture Donna Diana, mais avant tout collègue et « ami » frustré de Richard Strauss, dont il a parodié le succès et la vanité dans

deux poèmes symphoniques irrésistibles: Schlemihl et Der Sieger. CPO continue son salutaire travail de réhabilitation de Reznicek. Si les symphonies (la « Tragique » et l'« Ironique ») parues jusqu'ici n'avaient pas totalement tenu leurs promesses, les Symphonies n° 3 et 4 (1918 et 1919) sont fascinantes, à la fois pour leurs réussites et leurs impasses. La question-clé, qui se pose à Reznicek en 1918, est « où va le genre symphonique? » La 3^e Symphonie, « Dans un style ancien », brasse un univers vieux de cent ans (le début du Finale: pure 4^e de Mendelssohn!). Oh que Reznicek devait envier Kalliwoda d'avoir vécu à son époque! La 4^e Symphonie entérine le constat que le vaste poème symphonique à la Richard Strauss offre au compositeur du début du XX^e siècle un cadre plus accueillant que celui, codifié, de la symphonie. L'œuvre est néanmoins pur bonbon pour qui connaît son XIX^e siècle germanique. Wagner, Mahler, Strauss, Beethoven sont brassés et rebrassés par l'esprit caustique d'un musicien quasiment désemparé face à l'avenir.

Le Devoir

salle Bourgie 4^e SAISON 2014 • 2015
LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

JEAN-EFFLAM BAVOUZET, piano
2 CONCERTS

MUSIQUE DE CHAMBRE
Mercredi 14 janvier 2015 • 19h30
Plains feux sur Beethoven
BEETHOVEN Trio pour piano et cordes n° 5 « des esprits »
BEETHOVEN Quatuor à cordes n° 2
FAURÉ Quatuor pour piano et cordes n° 1

PIANO SOLO
Jeudi 15 janvier • 19h30
DECAUX Clairs de lune (extraits)
PIERNÉ Nocturne en forme de valse
DEBUSSY Clair de lune
DEBUSSY Jeux
RAVEL Miroirs
Premier récital à Montréal!

VENEZ DÉCOUVRIR CE PIANISTE EXCEPTIONNEL!

Billets et programmation complète
sallebourgje.ca
514-285-2000 #4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

CULTURE

DE VISU

Exercices de transparence

Les sciences de la mer connotent la première muséale de l'artiste Laurent Lamarche

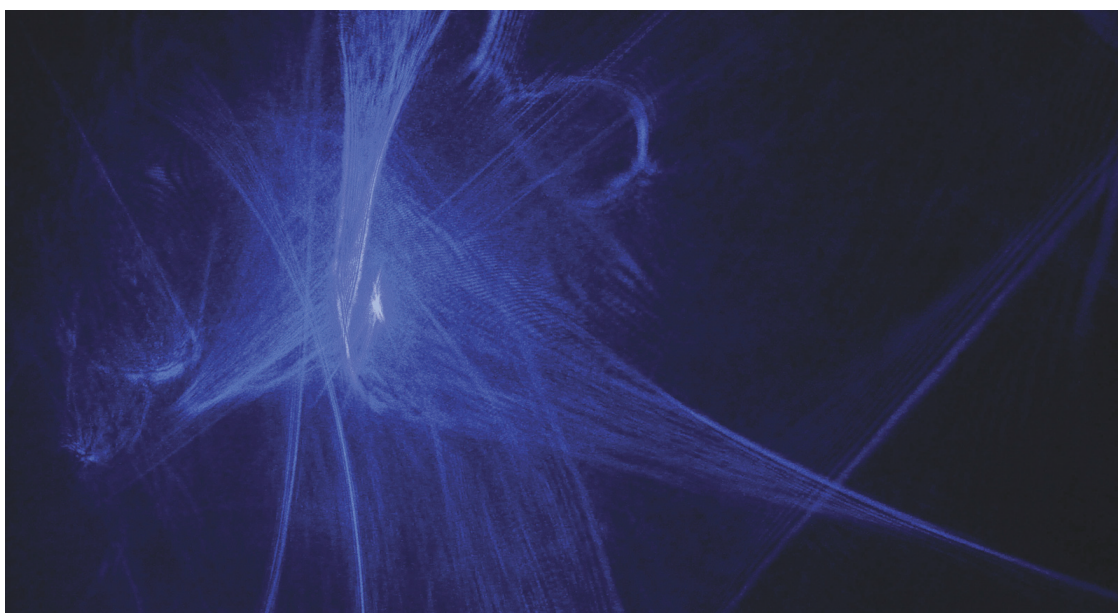
LAURENT LAMARCHE,
D.E.MO
Musée régional de Rimouski
35, rue Saint-Germain,
Rimouski
Jusqu'au 8 mars 2015

MARIE-ÈVE CHARRON

Pour qui n'aurait pu encore s'initier au travail de Laurent Lamarche, le Musée régional de Rimouski offre jusqu'en mars un contexte idéal. Dans cette première exposition muséale en carrière, l'artiste de Montréal présente une sélection serrée d'œuvres produites au cours des quatre dernières années. Il a surtout, avec l'éclair concours de la commissaire et conservatrice de l'art contemporain Ève De Garie-Lamanque, déployé et adapté sur mesure deux de ses projets. Ils trouvent en ces lieux une exposition des plus abouties.

L'univers scientifico-artistique typique à Lamarche est campé d'entrée de jeu avec *Fossile* (2012). Le large tableau s'offre à la vue encadré dans une cimaise, avec ses motifs hybrides, à la fois organiques et mécaniques, qui s'agglutinent sur la surface. Le doux camaïeu gris évoque des formations figées dans la pierre ou l'imagerie de puissants microscopes capables de scruter le monde dans ses confins cellulaires.

L'œuvre agit comme seuil, comme lieu de passage, en donnant à voir son verso et, par conséquent, en dévoilant en partie les artifices à la base des effets perçus. L'endos expose davantage la matière, du



PHOTOS LAURENT LAMARCHE
Diffraction - Estuaire, lasers, plastique thermoformable rigidifié et résine époxy, 2014

vulgaire plexiglas, et laisse deviner les gestes ayant engendré de tels motifs; la matière a simplement été gravée par des outils dont la tête perceuse varie dans ses dimensions. Les procédés de travail, de cette œuvre comme des autres, font d'ailleurs l'objet d'éclaircissements dans les textes d'accompagnement de l'exposition.

L'art et la science

À l'exemple d'une bonne part du travail de l'artiste, l'œuvre se dévoile ainsi en deux temps: elle fascine, puis fait le jour sur ses moyens, plutôt rudimentaires. Comme pour ce qui est de la science dans ses visées — l'artiste se nourrit de son imagerie, de ses discours et de ses méthodes —, les œuvres sont ainsi, au sens figuré,

un modèle de transparence. Elles produisent des phénomènes, optiques et de perceptions, tout en mettant en scène leurs explications pour les rendre accessibles.

Loin donc de s'en tenir à ce qu'on pourrait qualifier de racoleurs effets spéciaux, le travail de Lamarche parle indirectement du besoin de transparence chèrement ressenti à notre époque. De cela précisément Stephen Harper se moque, comme semblent l'indiquer les entraves posées aux travaux des scientifiques. Rimouski et ses instituts de recherche en savent quelque chose pour avoir subi d'importantes coupes du fédéral dans un secteur de pointe comme celui de la recherche dans le domaine maritime, notamment en ce qui a trait aux

impacts des hydrocarbures et autres contaminants sur l'espèce menacée qu'est le béluga.

C'est aux sciences de la mer et au paysage fluvial auxquels Laurent Lamarche a justement voulu faire écho dans cette exposition, en particulier avec *Diffraction - Estuaire* (2014), spécifiquement conçue pour le musée sis sur les rives de Sa Majesté le fleuve. L'installation lumineuse qui occupe la grande salle est une variation sur un dispositif qu'il a développé depuis 2012. Ce sont des lasers bleus, succédant à la série des rouges, qui tracent sur les murs d'évanescents dessins, en apparence réalisés par de complexes calculs. Pourtant, seuls des rayons traversant du plastique thermoformé et rigidifié causent ces chi-



C3H6-PLEX-01, impression numérique, 2011

mères; la preuve est là sous les yeux, au cœur de la salle.

La partie arrière de l'exposition présente quelques échantillons de la série d'impressions numériques *C3H6-PLEX-01* (2011) et deux spécimens de la nouvelle série *Transfigurateurs* (2014). L'imaginaire scientifique s'impose encore par références de plats de Petri et de lentilles grossissantes. De vils plastiques, ces dérivés du pétrole que l'artiste emploie sciemment depuis ses débuts, s'y parent de mirifiques effets, figés qu'ils sont par la macrophotographie ou portant leurs

ombres alors que des tiges les agitent mécaniquement, sous nos yeux. L'envoûtement ne doit pourtant pas durer.

Or, les atours sont une condition préalable. Ainsi le rappelle l'intervention lumineuse dominant sur l'extérieur. Tous les jours, une des fenêtres du musée s'anime en effet de projections bleutées. Cette mystérieuse activité graphique est une invitation à franchir les portes du musée, une invitation où imagination et fiction vont de pair avec connaissance et savoir.

Collaboratrice
Le Devoir

THÉÂTRE

Le choc des planètes

Le dénominateur commun entrechoque dramaturges et scientifiques autour du mystère de la vie

MARIE LABRECQUE

Ce n'est pas souvent qu'on discute électrons ou trous noirs lors d'une entrevue avec des dramaturges. La science et le théâtre font rarement ménage. Pourtant, le scientifique et l'artiste ne sont-ils pas tous deux des chercheurs, chacun à leur façon? «*Le travail de création est proche de la recherche scientifique dans le sens qu'on y pose des hypothèses*, pense François Archambault. *Quand j'écris, c'est pour réfléchir à voix haute sur une situation, et j'é mets des hypothèses sur cette question à travers une histoire. Sauf que le laboratoire où j'essaie des choses, c'est ma tête...*»

Afin de créer *Le dénominateur commun*, le metteur en scène Geoffrey Gaquère a provoqué des rencontres entre deux auteurs et quatre scientifiques: un physicien des particules, une théologienne, un généticien, un psychologue. À ces chercheurs, qui eux aussi s'intéressent, mais sous un tout autre angle, à la place des êtres humains dans le monde, François Archambault et Emmanuelle Jimenez avaient pour mandat de poser trois questions aussi vastes qu'essentielles: qui sommes-nous? d'où venons-nous? où allons-nous?

Le duo d'auteurs est visiblement ressorti emballé, et secoué, par l'expérience. «*Si on avait lu sur ces sujets, je ne pense pas qu'on aurait eu le même choc qu'en rencontrant ces êtres passionnés par leur matière*, avance Archambault. *C'est ce qui m'a bouleversé aussi. Et chaque fois, on sortait de ces rencontres en ayant l'impression de comprendre le monde. Mais la vision du monde était complètement différente d'une entrevue à l'autre.*»

Ces contacts ont expulsé tous les intéressés de leur zone de confort. Les scientifiques, surpris par des questions qu'ils ne se font jamais poser. Les artistes, confrontés à des concepts abstraits, difficiles. Et souvent troublants.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Le duo d'auteurs composé d'Emmanuelle Jimenez et François Archambault avait pour mission de poser trois questions existentielles et essentielles: qui sommes-nous? d'où venons-nous? où allons-nous?

L'auteur de *La société des loisirs* a été frappé par la récurrence de la notion de vide au sein des diverses disciplines. «*Le psychologue parlait de manque, de vide spirituel. En théologie aussi. Même le physicien nous expliquait que toute matière est faite de 99% de vide!*» Pour Emmanuelle Jimenez, le choc venait aussi de recevoir toutes ces révélations sur l'univers, et «*après, de retourner chez soi en métro, de retrouver [son] petit quotidien...*»

Évacués de nos vies courantes, ces questionnements fondamentaux nous feraient pourtant du bien en relativisant nos problèmes ponctuels. «*Ça donne une autre perspective sur les choses*, ajoute son collègue. *Je suis très antireligion, mais avant, on se réunissait une fois par semaine pour s'extraire de notre*

quotidien et réfléchir à des questions existentielles. On devrait assister à une conférence obligatoire sur la science tous les dimanches...»

Leçon d'humilité

À partir de ces rencontres marquantes, les auteurs ont écrit chacun de leur côté, en toute liberté, mais mus par l'urgence d'un délai serré. Très fragmentés, les textes du *Dénominateur commun* se promènent entre situations incarnées et réflexions, lyriques et humour. Car comment se prendre au sérieux dans une pièce sur le sens de l'univers? Les auteurs y ont «*tordu*» certains concepts, les poussant jusqu'à leur logique extrême. Au tour des scientifiques consultés d'avoir reçu un choc, lorsqu'ils ont entendu l'œu-

vre au Festival du Jamais lu...

François Archambault compare le spectacle, défendu par Benoît Dagenais, Muriel Dutil, Maxim Gaudette et Johanne Haberlin, à «*une messe païenne. Elle a quelque chose de la célébration d'un mystère. Le mystère humain, de notre présence sur la Terre.*» Une énigme qui revenait dans chaque discipline, puisqu'il y a toujours un moment «*où la science n'arrive plus à tout expliquer.*»

La pièce illustre notre position d'humilité quant à ce mystère de l'univers. En effet, l'étude de la science a l'avantage de rendre humble, constate Emmanuelle Jimenez. Comment ne pas rabattre son ego devant l'infinité vertigineuse du cosmos, qui sera toujours trop complexe pour être appréhendé par un cerveau humain, aux dires du physi-

icien, ou confronté à l'idée selon laquelle on est uniquement sur Terre «*pour reproduire notre bagage génétique?*»

Plus choquant encore, et mettant à mal notre désir d'avoir le contrôle sur notre vie: cette théorie avancée par le généticien selon laquelle notre peau serait recouverte par tellement de gènes bactériens que ces bactéries pourraient affecter notre humeur. «*Sa conclusion est que chacun d'entre nous est un environnement, précise la dramaturge. Alors ton individualité...*»

Les auteurs affirment sortir grandis de ce projet unique. Bien sûr, «*ça ne règle pas la question du sens de notre vie ici*, dit François Archambault. *Qu'est-ce qu'on fait? La question nous appartient.*»

Il en est un peu de même pour ce *show* éclaté: à cha-

Les spécialistes

Jean-François Arguin: Ce professeur adjoint au Département de physique de l'Université de Montréal (UdM) concentre ses recherches sur l'expérience ATLAS, un détecteur permettant d'analyser les «*collisions produites par le Grand collisionneur de hadrons*», un très puissant accélérateur de particules...

Solange Lefebvre: On connaît déjà cette théologienne, titulaire de la Chaire religion, culture et société à l'UdM, par ses nombreux écrits dans les médias, dont *Le Devoir*.

Nicolas Lévesque: Le psychologue est aussi un essayiste publié aux éditions Nota Bene: *Le deuil impossible nécessaire*, *Le Québec vers l'âge adulte*, *Les rêves de la Plaza St-Hubert*, et le récent *Ce que dit l'écorce*, coécrit avec Catherine Mavrikakis.

François-Joseph Lapointe: Ce professeur à l'UdM détient non seulement un doctorat en sciences biologiques, il a aussi soutenu une thèse en danse en 2012, à l'UQAM. Et selon François Archambault, il a même créé «*une chorégraphie inspirée de son génome*»...

Le Devoir

«*Quand on l'a présenté en lecture publique, c'était fascinant, parce que je pense que pas un spectateur ne l'a reçu de la même manière. Je crois que le show est intéressant pour ça. C'est un objet ouvert, qui nous échappe. Qui embrasse le mystère.*»

Collaboratrice
Le Devoir

LE DÉNOMINATEUR COMMUN

Texte: François Archambault et Emmanuelle Jimenez
Idéation, dramaturgie et mise en scène: Geoffrey Gaquère
Production du Théâtre Debout.
Du 13 au 31 janvier, à La Licorne.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'histoire de Will James (alias Ernest Dufault) fascine Claude Gagnon, qui prévoit faire un film «qui soit béton et corresponde à la réalité» sur ce québécois qui incarna le mythe du cowboy de l'Ouest aux États-Unis dans les années 20 et 30.

Derrière la légende de Will James

Le cinéaste Claude Gagnon souhaite révéler le destin d'un cowboy de chez nous

ODILE TREMBLAY

L'aventure a commencé pour Claude Gagnon devant le documentaire de Jacques Godbout *Alias Will James*, en 1988. Qui était l'homme caché derrière ce pseudonyme? Il n'en avait jusque-là rien su, comme la plupart des Québécois, et le découvrait avec stupeur. Aux États-Unis, Will James, qui fut la personnification du mythe du cowboy, célèbre au cours des années 20 et 30 pour ses livres, ses dessins de chevaux reliés à sa carrière de pur Yankee et les westerns tirés de ses œuvres, est encore révérend dans les corrals de l'Ouest américain. Son livre *Smoky*, raconté à travers la bouche du cheval, est réimprimé aux États-Unis depuis sa sortie en 1926. Trois biographies lui furent consacrées là-bas.

Se cache pourtant sous la légende un Québécois, Ernest Dufault, né en 1892 à Saint-Nazaire d'Acton, élevé en partie à Montréal, mais mort au Montana en 1942. Le documentaire de Jacques Godbout interrogeait aussi des membres de sa famille au Québec, dont son neveu, l'ex-commentateur sportif Pierre Dufault. La chanteuse Luce Dufault est sa petite-nièce. Tous surveillent les démarches de Claude Gagnon, qui présente sur son site www.willjames.ca des commentaires et clips d'interviews, car ce périple a dé-

« Will James est un personnage fabuleux, un grand artiste, un excellent conteur et illustrateur »

Claude Gagnon

marré bien avant le tournage, à travers ce carnet de bord. Claude Gagnon, cinéaste (*Larose, Pierrot et la Luce, Kenny, Kamataki*) fasciné par ce profil d'aventurier, a suivi sa route après avoir reçu la bourse de carrière Michel-Brault du Conseil des arts et des lettres du Québec. Depuis le début juillet, il sillonne l'Ouest canadien et américain, rencontre des gens, met aussi la main sur des lettres et documents d'ici et d'ailleurs. Son but: réaliser un long métrage de fiction *Sur les traces de Will James*, idéalement en 2016, en débattant les faussetés sous le mythe pour retrouver l'homme. « Mais je veux un film qui soit béton et corresponde à la réalité. »

« Will James est un personnage fabuleux, estime le cinéaste, un grand artiste, un

excellent conteur et illustrateur. Peu de gens réalisent leurs rêves. Lui l'a fait et je l'imagine à l'adolescence, couché à la belle étoile, écoutant les chevaux et le bétail qui criaient en arrière, avec un objectif en tête: devenir le meilleur des cowboys. »

Au long des 25 dernières années, Claude Gagnon gardait l'envie de ce film biographique, lisant les 24 livres de James, enquêtant à l'occasion, sans que ça aboutisse.

L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux

Will James était un peu, avant la lettre, le Kerouac du Far West, même si l'auteur de *Sur la route*, de parents québécois francophones, était né de son côté aux États-Unis. « Le recul venu de leur culture leur a fait mieux rêver le territoire américain. » Will James, qui avait quitté le Québec à 16 ans puis abouti en Saskatchewan entre 1907 et 1911, s'était enfui aux États-Unis, après un crime de sang commis là-bas. « En 1914, il fut arrêté pour vol de bétail au Nevada et a fait de la prison [15 mois]. Plusieurs cowboys changeaient de nom pour brouiller leurs pistes. Mais dans son autobiographie *Lone Cowboy*, il s'est dit né de parents américains, pour être accepté là-bas, prétendait qu'un trappeur canadien-français l'avait élevé après qu'il fut devenu orphelin, ce qui expliquait

son accent français. Plus il devenait célèbre — et il était très présent à Hollywood, où il fut d'abord cascadeur sur des films muets —, plus il craignait que la vérité éclate et qu'on le traite d'imposteur, mais il n'a jamais renié sa famille au Québec, comme certains l'ont prétendu. Il leur écrivait, leur envoyait de l'argent, et est venu les visiter. Même sa femme, Alice Conrad, Miss Nevada, épousée à 16 ans, ignorait sa véritable identité. » Will James allait mourir alcoolique et ruiné au début de la cinquantaine, mais Claude Gagnon rappelle qu'il ne pouvait plus monter à cheval depuis l'âge de 28 ans, ayant eu tous les os brisés au contact des chevaux sauvages et montures diverses, ce qui lui avait valu un long épisode d'hospitalisation. « En fait, comme les joueurs de hockey, il avait subi une commotion cérébrale par semaine. Il fut le héros et la victime de sa passion. »

Claude Gagnon entend faire un film dans le ton vivant des livres de Will James. « Le gros de mon histoire se déroulera entre 1907 et 1912, mais je reviendrai aussi sur son enfance québécoise. Les dialogues seront en français et en anglais avec sous-titres. De riches Américains du pétrole, qui veulent un film sur lui, sont déjà prêts à y injecter des fonds privés. »

Le Devoir

Qui a peur de Mike Nichols?

La Cinémathèque québécoise salue le cinéaste récemment décédé

FRANÇOIS LÉVESQUE

La mort subite du cinéaste Mike Nichols le 19 novembre dernier a surpris tout le monde. Malgré un âge fort respectable de 83 ans, le cinéaste affichait en effet une forme splendide au moment de reprendre le classique d'Harold Pinter *Trahisons*, avec Daniel Craig et Rachel Weisz, l'un de ses plus gros succès critique et populaire sur Broadway. À cet égard, il y a une certaine poésie à ce qu'il eût terminé son illustre carrière là où il l'avait commencée. Or, le metteur en scène aux neuf prix Tony était également détenteur d'un Oscar pour la réalisation du chef-d'œuvre *Le lauréat*, son second film seulement après le tout aussi magistral *Qui a peur de Virginia Woolf?* Pour apprécier, et pour se souvenir, la Cinémathèque québécoise les présentera tous deux du 7 au 9 janvier.

Sorti en 1966 et basé sur la pièce d'Edward Albee, *Qui a peur de Virginia Woolf?* relate une soirée trop arrosée qui dégénère en jeu de massacre entre deux hôtes chicaniers, elle (Elizabeth Taylor, sidérante), la fille du doyen de l'université, lui (Richard Burton, brillant), un professeur d'histoire, et leurs invités, un jeune couple naïf.

« Certains ratés ne peuvent pas supporter la valeur et le mérite des autres. La faiblesse, le vice et la médiocrité ont horreur de la force, de l'innocence et de la bonté », cette réplique illustre parfaitement l'enjeu qui se cache derrière l'argument. Ainsi, alors qu'à l'avant-scène, les vieux amants aigris s'invectivent à qui mieux mieux, en coulisse, c'est l'union de leurs cadets inexpérimentés qu'ils

minent avec une toxicité consommée.

Cette double intention, le cinéaste en était pleinement conscient. « Un bon film est à propos d'une chose, mais également d'une autre », déclara-t-il à ce propos. Cette philosophie, Mike Nichols s'y tint sa carrière durant. Son film suivant, *Le lauréat*, en constitue un exemple patent.

La grande séduction

Le lauréat désigne Benjamin Braddock (Dustin Hoffman, star en devenir), un étudiant amorphe qui, après s'être illustré au collège, rentre chez ses parents. S'il n'a aucune idée de ce qu'il désire faire du reste de sa vie, il sait en revanche qu'il ne veut pas de celle que mènent ses parents. Ostentatoire, son mépris pour un milieu bourgeois et superficiel cache un désarroi existentiel profond.

Benjamin est certes le personnage principal, mais celui de Mrs. Robinson (Anne Bancroft, inoubliable) l'éclipse presque. La conjointe blasée, alcoolique et dépressive de l'associé du père de Benjamin, la belle « cougar » avant la lettre séduit le protagoniste, qui s'éprend ensuite de la fille de son amante.

Un drame ponctué de touches d'humour corrosif, *Le lauréat* est au premier degré l'histoire d'un jeune homme amoureux d'une femme mûre, puis d'une femme de son âge. Au second, c'est l'allégorie d'une génération en rupture avec les valeurs établies par les générations passées.

Fait intéressant, la réalisation de Mike Nichols s'inscrivait elle-même en porte à faux avec les diktats d'Hollywood. Elle lui valut un Oscar. Et fit école.

Le Devoir



Dustin Hoffman et Anne Bancroft dans *Le lauréat* (*The Graduate*), sorti en 1967

DU RÉALISATEUR DU FILM LES DAMES EN BLEU

OFFICIAL SELECTION
INTERNATIONAL
FESTIVAL DE
HOTDOCS
2014
OFFICIAL SELECTION
FESTIVAL DE
RIM

D'OÙ JE VIENS

Une ode à la vie et à la beauté du monde

Un film de Claude Demers

Avec la participation de Cédric Joyal et Bastien-Xavier Landry-Miron

Séarisation, réalisation et narration: Claude Demers. Image: Jean-Pierre St-Louis, Nicolas Canniccioni
Montage: Alexandre Léblanc. Son: Sylvain Vary. Musique: Claude Beaugrand. Serge Babin. Producteur: Colette Lourdé
Une production de l'Office national du film du Canada

onf.ca/douveiens

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

Consultez les guides-horaires des cinémas

5 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBES®
DONT
MEILLEUR FILM

★★★★★
THE INDEPENDENT

★★★★★
DAILY STAR

« MAGISTRAL »
VARIETY

GAGNANT
CHICAGO INT'L
FILM FESTIVAL

GAGNANT
PRIX DU PUBLIC
TIFF 2014

« UNE DES HISTOIRES LES PLUS IMPORTANTES DU SIÈCLE DERNIER
ET UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE »
NEW YORK TIMES

BENEDICT CUMBERBATCH KEIRA KNIGHTLEY

LE JEU DE L'IMITATION

Version française de *The Imitation Game*

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

Remstar

MAINTENANT AU CINÉMA

LE DEVOIR métropole

GAGNEZ L'UN DES 50 LAISSEZ-PASSER DOUBLES
POUR ASSISTER À LA PREMIÈRE DU FILM

« UN PUR CHEF-D'ŒUVRE! »
TELEBARNA

PALME D'OR
FESTIVAL DE CANNES

SOMMEIL D'HIVER

(Winter Sleep)

UN FILM DE
NURI BILGE CEYLAN

LE MARDI 13 JANVIER À 19H AU CINÉMA EXCENTRIS
(3536, boul. St-Laurent)

POUR PARTICIPER VISITEZ LE concourstmopolofilms.com

LA PREMIÈRE SE SOUSCRIT À LA WEB TV 24/7. RÉSERVEZ VOS SIÈGES EN AVANCE ET LE BILLET EN PAYS. 50 GAGNANTS RÉVÉLÉS LE 30 JANVIER À 19H30. LES GAGNANTS SONT SÉLECTIONNÉS PAR UN JURY COMPOSÉ DE CINÉPHILES ET DE MÉDIAS. LES GAGNANTS SONT SÉLECTIONNÉS PAR UN JURY COMPOSÉ DE CINÉPHILES ET DE MÉDIAS.

AU CINÉMA LE 16 JANVIER

metropolefilms.com

CULTURE, LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Infusions organiques

CHRISTIAN DESMEULES

Une jeune femme émerge d'un long sommeil, flottant entre la conscience et l'amnésie, au milieu d'une atmosphère surannée: un manoir au fond des bois, habité par ce qui reste d'une famille riche, isolée et dégénérée, au cœur d'une campagne québécoise qu'en grands bourgeois ils semblent tous mépriser.

Jasmin Muguet, le seul héritier de cet empire fantôme, habite avec sa mère encombrante et se désespère parce qu'Adèle, sa femme, ne l'aime plus. « Comme certaines pâmes, Jasmin pensait que si Adèle le quittait un jour, il cesserait de respirer. » Fin connaisseur des plantes et de leurs usages, il décide de précipiter cette issue inévitable et de sacrifier l'objet de son amour en l'empoisonnant petit à petit, jour après jour, avec des infusions de baies de morelle noire — une plante aussi appelée « tue-chien », de la même famille que la belladone.

Une octogénaire russe, autrefois gouvernante au service de la famille Muguet, auquel Jasmin s'était attaché, habite encore la région. Après avoir quitté le service de la famille, Ivana Bittova — translittéré de cette façon, le nom a plutôt une consonance tchèque — a recueilli puis adopté Nicolas, un garçon maltraité par ses parents.

Thanatomorphose

Nicolas, lui, qui a aujourd'hui une quarantaine d'années, mène une existence solitaire, sillonne les



CLINT AUSTIN ASSOCIATED PRESS/THE DULUTH NEWS-TRIBUNE
Le personnage de Nicolas sillonne les routes en quête d'animaux morts frappés par les routiers.

routes de la région et ramasse les carcasses d'animaux sauvages qui ont eu la malchance d'être frappés par les automobilistes. « Dans ma camionnette, il y a cette odeur indéfinissable de poil, de sang, de sueur, de saisons et de prières. Des prières courtes et ferventes — des ejaculations — prononcées pour je ne sais qui, qui se jettent vers le ciel comme mes bêtes devant les voitures. »

Réussissant à tromper son mari, Adèle parviendra à fuir son emprise, avant d'être recueillie par Nicolas, qui va la ramener à la vie et lui insuffler à nouveau le désir — et notamment le désir de se venger de son bourreau.

Histoire teintée de folie et de cruauté, tout imprégnée de relents organiques, de mort et de décomposition, *Les fleurs carnivores*, quatrième roman de Marie-Chantale Gariépy,

« À la fin de ma journée, 13 carcasses gisent dans le ventre du camion. Plus ou moins une tonne. »

Extrait de *Les fleurs carnivores*

est aussi une réflexion diluée sur l'amour qui emprisonne et qui détruit ce qu'il touche.

On pourra trouver, toutefois, l'infusion peu concentrée: la plupart des personnages manquent de profondeur et de texture, et le dernier tiers apparaît un peu précipité. Des impressions qui portent à croire que le roman aurait sans doute gagné à être plus élaboré. Quelques références culturelles russes, sorties de nulle part et pas vraiment maîtrisées, viennent aussi écorcher le vernis d'étrangeté d'un roman qu'illuminent pourtant, par ailleurs, de réelles qualités d'écriture.

Collaborateur
Le Devoir

LES FLEURS CARNIVORES
Marie-Chantale Gariépy
Tête première
Montréal, 2014, 158 pages

POÉSIE

L'art de Joël Pourbaix

HUGUES CORRIVEAU

On croirait aborder le livre d'un vieux sage, tranquillement penché sur le poids de sa propre vie, quand on ouvre *Le mal du pays est un art oublié*. Poésie incarnée dans l'air du temps, dans le temps qui passe. « Grincements d'oiseaux et claquements de portières, je reconnais le flot imminent de l'agitation commune qui rongera la noblesse du petit matin », nous confie-t-il, d'entrée de jeu, au lever du jour. Le calme qui se dégage de ces textes remplit l'heure d'une conscience d'être à l'affût d'une certaine exactitude. « Il fut un temps où errer n'était point se tromper », constate le poète, qui tend sa parole dans la direction d'une pensée attentive.

Ailleurs, on rencontre

Henri, un itinérant amateur de pétanque, qui fait dire à Pourbaix qu'« un cadavre a le don brutal de trouver un lieu de son silence ». A de nombreuses reprises, l'efficacité redoutable de ces pensées tranche le texte, lui donne une dimension inattendue, supérieure, qui porte le poème vers des lieux de tremblements où l'âme s'entend, se reconnaît.

Le poète va dans les bars à la recherche de ce petit défaut dans la dégradation du monde qui pourrait bien surseoir à l'anéantissement, alors qu'il « cherche la douleur de la brèche », l'assouvissement de l'apesanteur. Car le poète donne de lui-même l'image d'un homme ordinaire, englué dans l'inertie souvent abrutissante de la télé et des crustallés englués dans cette envie toujours

prégnante de manger ses émotions. Blessé, il écoute ce corps rapatrié. Dérouté, il voyage à travers pays et souvenirs. Mélancolique, il retourne aux sources de l'enfance.

Dix fois, cent fois

Petite musique du désespoir aussi que ces chants ombrés, que cette voix qui traverse les embûches et les joies. Les proses de Pourbaix s'inscrivent dans la poésie dite narrative, la tiennent à bout de mots, avec cette langueur qu'imposent la nostalgie aussi bien que la lucidité. « Nous perdons notre âme dix fois, cent fois dans une vie, il faut bien la recouvrer », constate le poète dans cette ardeur qui le fait arpenter son proche territoire.

Entre les cauchemars et les ultimes méandres du bonheur

ancien ou présent, le poète nous fait pénétrer au cœur de scènes qui prennent l'allure de rêves éveillés ou de fulgurantes découvertes d'un présent lumineux. Et tant il est vrai qu'« une caresse mouillée réinvente le vertige d'être là », tout aussi vrai est le fait que « chaque jour qui passe mérite son sol ».

Beau recueil aux textes généreux qui nous entraînent dans cette pensée du poème conçu comme la voix même de l'intériorité et de la conscience de soi.

Collaborateur
Le Devoir

LE MAL DU PAYS EST UN ART OUBLIÉ
Joël Pourbaix
Le Noroît
Montréal, 2014, 144 pages

POLARS

Débusquer l'enfer

MICHEL BÉLAIR

C'est avec un thriller planté dans le « Deep South » américain (*Seul le silence*, Sonatine) que R. J. Ellory a fait une entrée fracassante il y a déjà presque une décennie. Et voilà que sa plus récente histoire se déroule au Mississippi. Ce n'est pas le seul point commun entre les deux tragédies, qu'il nous raconte dans un style d'une richesse inimitable.

La vie s'étire mollement à Whytesburg pendant que Richard « Tricky Dicky » Nixon s'enlise de plus en plus dans l'affaire du Watergate. Jusqu'au jour où le shérif John Gaines, à peine revenu du Vietnam, découvre un cadavre enfoui sous la berge de la petite rivière bordant paresseusement la localité. Nancy Denton était portée disparue depuis 20 ans et la vase a préservé son corps de jeune adolescente. Sa réapparition va déclencher une accumulation d'horreurs: meurtres, incendie criminel, suicide, mutilations...

En l'espace de quelques jours, les cadavres vont se mettre à s'empiler autour de la petite ville jadis tranquille et Gaines se croira presque



FRANÇOIS GUILLOT APF
R. J. Ellory

plongé dans l'enfer qu'il vient tout juste de quitter.

Rien ne sera simple dans cette enquête impossible chevauchant les décennies sous le regard suspicieux des grandes familles bourgeoises et des partisans du Klan. Gaines devra naviguer sous le vent pendant qu'en sourdine on entendra tout au long une sorte de réquisitoire contre la guerre, ou plutôt contre l'inhumanité qu'elle engendre et les plaies béantes qu'elle sème derrière elle. Les neuf cercles du titre font tout autant référence à l'enfer de

Dante qu'à celui né de la guerre, celle du Vietnam ou celle que les Américains ont menée dans le Pacifique contre les Japonais.

Ce que traque ici le shérif Gaines s'apparente à la part d'ombre qui nous habite et prend parfois chez certains le visage du mal incarné. Comme dans *Seul le silence...* Hanté lui-même par ses souvenirs et le grondement des bombes au napalm éclatant dans la jungle, Gaines sera confronté à ses démons avant de pouvoir mettre un terme au cauchemar.

C'est un récit terrible et déconcertant raconté par un des grands maîtres du genre. L'écriture d'Ellory (rendue brillamment par Fabrice Pointeau, son traducteur attitré) est encore plus souple, plus intuitive et plus percutante que jamais. *Les neuf cercles* est un grand livre, toutes catégories confondues, et l'on en sortira profondément bouleversé, autant par l'histoire que par la façon dont elle est racontée.

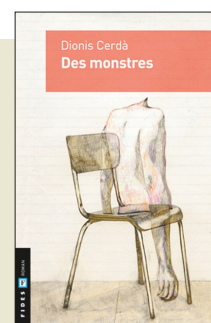
Que l'auteur se soit amusé à faire lui-même son éloge sur Internet sous un nom d'emprunt et qu'il fasse encore partie ou non de l'église

de scientologie n'y changera strictement rien.

Collaborateur
Le Devoir

LES NEUF CERCLES
R. J. Ellory
Traduit de l'anglais par Fabrice Pointeau
Sonatine
Paris, 2014, 574 pages

LA VITRINE



ROMAN QUÉBÉCOIS

JEUX INTERDITS

Des monstres
Dionis Cerdà
Fides
Montréal, 2014, 304 pages

Un jeune prof de français dans une prestigieuse école secondaire privée de Montréal séduit quelques-uns de ses étudiants de quinze ans, filles ou garçons. Narcissique et manipulateur, Omar Ramos a parfois quelques angoisses morales, mais rien pour l'empêcher de dormir. Ses quatre préférés vont vite former une petite « communauté », se disputant les faveurs du maître ou se livrant entre eux à des marivaudages de plus en plus pervers. Premier roman de Dionis Cerdà, *Des monstres*, largement dialogué, est une sorte de thriller psychologique et sexuel prétentieux, interminable et racoleur. L'écriture sans éclat donne à ce roman l'apparence du plus banal des téléromans. De pu- diques chassés-croisés amoureux, truffés d'invaisemblances, sans la moindre intensité littéraire.

Christian Desmeules



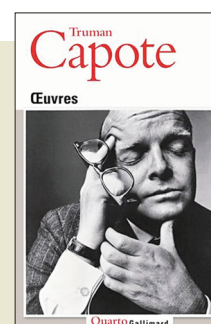
ROMAN

J'EXISTE À PEINE

Michel Quint
Héloïse d'Ormesson
Paris, 2014, 288 pages

L'univers des forains hante l'imaginaire de Michel Quint. L'auteur, connu pour ses romans noirs, tête régulièrement d'autres genres. On trouvait dans sa merveilleuse *novella Effroyables jardins* (Joëlle Losfeld, 2000) des clowns faisant plus que survivre à l'horreur de la Seconde Guerre, et se liant malgré leurs allégeances. Un cascadeur à moto sévisant dans les foires traversait *Cake-walk* (Joëlle Losfeld, 2001). Cette fois, voici Alexandre: ce transformiste-caméléon, adepte de Fregoli et de tous les travestissements, œuvre sur les places publiques à remettre en scène des faits divers, souvent sordides, qui ont frappé l'imaginaire. Artiste mineur au grand talent, il retourne, à la suite d'une grave malchance professionnelle, au village de son enfance. La langue de Michel Quint est encore ici une force; son rythme, sa crudité, l'utilisation des patois composent une belle musique, rebondissante. D'abord récit d'un retour aux sources, la trame est augmentée de l'histoire d'une région et d'amours doubles, avant de pêcher dans le dernier quart par trop d'explosions dramatiques. Retrouvailles avec la mère biologique; dévoilement des malheurs d'enfance, si épouvantables qu'Aurore l'enfant martyre semble presque bénie; mort tragique de la nouvelle aimée, etc. Si le zoom sur une vie artistique hors norme expose un monde fascinant, trop, c'est trop, et nous voilà, lecteur charmé des premières pages, dégoûtant sous le pathos des dernières.

Catherine Lalonde



RÉÉDITION

ŒUVRES
Truman Capote
Gallimard
Paris, 2014, 1467 pages

Même en langue anglaise, il n'existe à ce jour aucune édition intégrale et critique de l'œuvre, pourtant déterminante quant à l'évolution du roman américain, de Truman Capote (1924-1984), qui a exploré tous les genres — nouvelle, roman, théâtre, scénario, reportage, poésie —, le plus souvent avec succès. Gallimard, qui détient les droits sur ses œuvres en français, vient d'en publier un choix assez complet dans la collection Quarto, incluant *De sang-froid*, qui, inexplicablement, ne figurait pas dans une anthologie précédente (collection Biblos). Ce gros volume réunit donc, parfois dans de nouvelles traductions, tous ses romans et récits, presque toutes ses nouvelles, dont certaines inédites, la plupart de ses propos et impressions de voyage et, dans une dernière partie, une vingtaine de courts portraits de célébrités artistiques. L'ouvrage est précédé d'un texte autobiographique éclairant de Capote sur ses ambitions littéraires, intitulé *Ma vie d'écrivain*, suivi d'un résumé remarquable, ponctué de photos, de sa vie et de son œuvre. À lire, ou à relire, sans modération.

Paul Bennett

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

WILD

(v.o.stf.) — JEAN-MARC VALLÉE

LE JEU DE L'IMITATION
(THE IMITATION GAME)

(v.o.stf.) — MORTEN TYLDUM

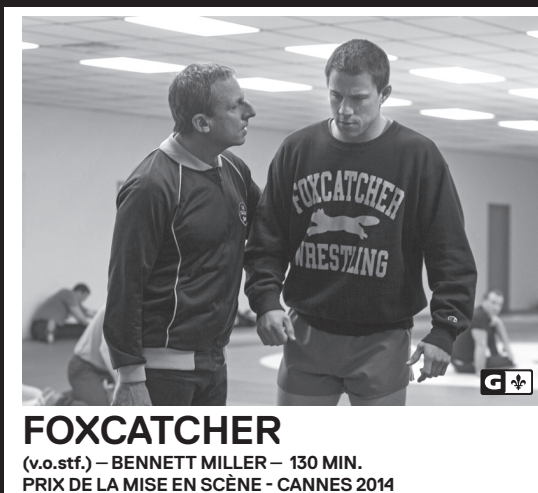
D'OÙ JE VIENS

— CLAUDE DEMERS

ACHTUNG FILM! PRÉSENTE:
SUPERÉGOS

(v.o.stf.) — BENJAMIN HEINSENBERG

JEUDI 8 JANVIER À 19H



BILLETTERIE : 514 847-2206

3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM

CINÉMA EN LIGNE



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Jules Tessier s'intéresse ici au français. Il s'attriste, entre autres, de la disparition des chroniques linguistiques dans la presse.

Jules Tessier et la fraternité francophone

LOUIS CORNELLIER



L'œuvre récente de Jules Tessier est un des trésors cachés du monde de l'essai québécois. Composée de trois ouvrages de prose libre et réflexive — *Sur la terre comme un ciel...* (Fides, 2010), *Le ciel peut donc attendre* (de la Francophonie, 2013) et le récent *Avant de quitter ces lieux* —, elle brille par son raffinement sans affectation, par sa fluidité envoûtante et par sa simplicité pleine de grâce. Tessier écrit comme on n'écrit plus, à la manière de Montaigne. Ses essais ont le ton d'une conversation à la fois amicale et délicate et s'inscrivent dans la tradition de l'humanisme canadien-français. Ils prennent position, mais ils le font au passage, au fil d'une méditation souriante constamment habitée par le souci de la culture.

Avant sa retraite, Tessier a enseigné les lettres françaises à l'Université d'Ottawa, une expérience qui l'a mis en contact avec les francophonies nord-américaines hors Québec, auxquelles il est très attaché depuis sa jeunesse. On sent, chez lui, une nostalgie du temps où, pour reprendre le titre d'un des essais qui figurent dans *Avant de quitter ces lieux*, « nous étions tous Canadiens français ».

Tessier n'a rien d'un réactionnaire qui souhaiterait revenir à cette époque d'avant l'indépendantisme québécois. Il déplore toutefois le fait que les Québécois et les francophones hors

Québec soient devenus insensibles les uns aux autres, depuis les états généraux du Canada français en 1967. Pour lui, les francophonies nord-américaines perdent à se diviser.

Il souhaiterait donc une renaissance de cette fraternité francophone, celle qui faisait dire à Honoré Mercier « *Riel, notre frère, est mort!* », celle qui incitait les Québécois à s'engager directement dans la lutte pour le français en Ontario en 1912, sans s'illusionner sur l'ouverture canadienne à la francophonie. Tessier évoque ce rêve d'une réconciliation en racontant une expédition à Saint-Boniface, Manitoba, en auto-stop, en 1961, avec un ami scout. C'est sa manière, et elle est belle.

Toujours la langue

Tout, chez lui, est affaire de langue, c'est-à-dire de français. Dans un autre essai, *Par ma très grande faute!*, il s'attriste de la disparition des chroniques linguistiques dans la presse. Cette tradition, rappelle-t-il, est pourtant riche. Au Québec, l'abbé Thomas Maguire fut un précurseur en la matière en publiant, en 1841, le premier « ouvrage destiné à signaler nos accrocs à l'orthodoxie du français, mise à mal notamment par la proximité de l'anglais ».

Dans les journaux, dont *Le Devoir*, l'abbé Étienne Blanchard, Gérard Dagenais, Louis-Paul Béguin et Pierre Beaudry poursuivront cette tradition de vigilance linguistique, aujourd'hui incarnée par Guy Bertrand, de Radio-Canada, et, à l'occasion, par « Pépère-la-virgule » Foglia, dans *La Presse*. Si le genre tend à disparaître, explique Tessier en donnant raison à

Foglia, c'est tout simplement parce que « dans la population en général, on s'en fiche ». Cette indifférence, ajoute-t-il tristement, « a des relents d'aliénation ».

L'essayiste ne s'y résout pas. Dans un essai qui raconte une journée ordinaire, il note les fautes qu'on lui sert. Au téléphone, un agent de télémarketing se présente par la formule « mon nom est » au lieu de dire « je m'appelle » ou « je suis ». À la radio, la prononciation anglaise s'infiltrait : des fanZ, un « zou ». Sur une voiture publicitaire, Tessier lit « Mon hit. Mon fun. » À la porte d'une pharmacie, un mendiant lui ré-

Il déplore le fait que les Québécois et les francophones hors Québec soient devenus insensibles les uns aux autres

clame du « change ». À l'écrivain qui lui mentionne qu'il faut plutôt dire « monnaie », l'homme répond que « ça rapporte plus quand on dit du "change" ». En France, où les anglicismes et la culture américaine ont la cote, ce n'est guère mieux, constate l'essayiste devant ces « relents de collaboration ».

Rioux a raison

Son attachement pour l'Acadie le rend toutefois complaisant envers le franglais des Lisa LeBlanc et Radio Radio, dénoncé avec virulence par le collègue Christian Rioux, dans nos pages, en 2012 et en 2013. Rioux se trompe, écrit Tessier. Les Acadiens, continue-t-il, sont fiers de leurs origines et de leur langue françaises. De plus, faire intervenir la norme

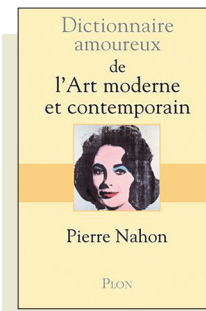
langue nous parlent plus que ceux de la nôtre, il n'y a plus rien qui « va on », en effet. Ajoutons, au passage, que Tessier se trompe aussi quand il note que Lisa LeBlanc bouge bien sur scène. Elle bouge beaucoup, ce qui n'est pas la même chose.

On pardonnera à Tessier cette complicité indulgente, attribuable à l'amitié. L'honnête homme, la qualité de son style et la richesse de son propos en font foi, est étranger à toute maltraitance linguistique et culturelle.

louisco@sympatico.ca

AVANT DE QUITTER CES LIEUX
Jules Tessier
Del Busso
Montréal, 2014, 228 pages

LA VITRINE



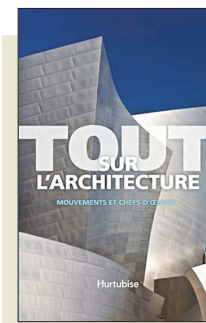
ART CONTEMPORAIN

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE L'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN

Pierre Nahon
Plon
Paris, 2014, 679 pages

En confiant leur *Dictionnaire amoureux de l'art moderne et contemporain* au collectionneur et marchand d'art Pierre Nahon plutôt qu'à un critique ou un historien de l'art, les éditions Plon prenaient un risque calculé : celui d'un ouvrage axé tout autant sur les pratiques occultes et discutables du marché de l'art que sur les mouvements et les artistes ayant marqué les cent dernières années. Le galeriste Leo Castelli et l'homme d'affaires et collectionneur François Pinault y côtoient sans complexe Picabia ou Klossowski. Nahon aborde de front la spéculation, les contrats ou la cote des artistes, les liens entre l'art et les affaires ou encore les relations incestueuses entre les experts et les maisons de vente aux enchères. Sans cacher ses préférences pour les vedettes du nouveau réalisme jadis défendues par sa galerie du Marais (Klein, Arman, César, Tinguely), l'auteur se garde de dénigrer les stars qui lui déplaisent (Cattelan, Koons, Murakami). Truffé d'anecdotes et de confidences éclairantes, l'ouvrage pêche toutefois par un nombrilisme agaçant et par un chauvinisme franco-français abusif.

Paul Bennett



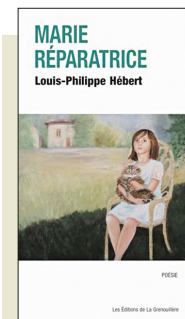
BEAU LIVRE

TOUT SUR L'ARCHITECTURE

Mouvements et chefs-d'œuvre
Denna Jones
Hurlubise
Montréal, 2014, 574 pages

Une quarantaine de contributeurs font de cet ouvrage une petite bible pour le néophyte. *Tout sur l'architecture* pourrait avoir les défauts de ses qualités : la noble intention de couvrir toute l'histoire de cette discipline, depuis les habitations néolithiques des chasseurs-cueilleurs du Moyen-Orient jusqu'au mouvement du développement durable, ne s'avère-t-elle pas d'emblée une condamnation aux raccourcis? Mais l'ouvrage réussit le survol, en traitant de manière concise et intelligente les différents courants théoriques et stylistiques accompagnés d'exemples puisant autant dans le registre résidentiel, souvent moins connu, que privé ou institutionnel. Le livre a surtout le mérite d'éviter l'ethnocentrisme occidental et de mettre en valeur la longue histoire de croisements interculturels, essentielle pour comprendre le « bien construire ».

Frédérique Doyon



POÉSIE

MARIE RÉPARATRICE

Louis-Philippe Hébert
La Grenouillère
Saint-Sauveur-des-Monts, 2014, 56 pages

Sous la présence tutélaire de Jacques Prévert, Louis-Philippe Hébert publie dans la collection « Grandeur de la poésie », dédiée aux « poètes contemporains les plus prisés » des Éditions de la Grenouillère, un roman-poème touchant, d'une grande fragilité. Il y parle d'une petite Marie aux pouvoirs miraculeux de ressusciter les animaux morts, de guérir cœurs et corps. Justement, le chat de la petite a été écrasé par une voiture, pourtant « ça se répare bien un chat/mais c'est important de ne pas oublier de morceaux/je l'ai ramené sur le bord du trottoir/le chat! le chat! j'avais crié/l'auto n'a pas attendu ». Prévert! veut-on crier de nouveau...! Mais « quand on aime/il y a toujours un prix à payer ». Alors, cela dérape parfois, du côté du mépris, de l'agression verbale ou de la violence de la part du père : « quand il crie après nous autres/il dit les femelles de la maison [...] il fait des erreurs mais il n'est pas méchant/juste qu'il est très fatigué ». Après que le père méchant s'en prend à la mère, Marie va devoir la ressusciter elle aussi. Mais à quel prix? Beau livre grave qui navigue sur les mots et le tragique, sur l'enfance et l'impression qu'elle n'est jamais l'âge qu'il faut.

Hugues Corriveau

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'autre Calvino

CHRISTIAN DESMEULES

« Mon bureau est comme une île : il pourrait se trouver ici comme dans un autre pays. Et d'ailleurs les villes sont en train de se transformer en une seule ville, en une ville ininterrompue où l'on perd les différences qui autrefois caractérisaient chacune d'elles. » Paris, Turin ou New York, c'était un peu du pareil au même.

Avec *Ermite à Paris. Pages autobiographiques*, Gallimard amorce la réédition intégrale de l'œuvre d'Italo Calvino (1923-1985), un écrivain italien de première importance. Vous vous direz peut-être : ces textes avaient déjà été publiés en France par les éditions du Seuil en 2001. Vous aurez raison. Mais ils n'étaient déjà plus sur le marché, et les droits de toute son œuvre ont été repris il y a quelques années par la famille.

Recueil de textes autobiographiques, *Ermite à Paris* nous donne à voir un écrivain

sorti de la bulle littéraire qu'il avait patiemment construite, plume d'ordinaire discret dans son œuvre à propos de sa vie personnelle, qui croyait que « les écrivains perdent quelque chose lorsqu'on les voit en chair et en os ». On est loin du fabuliste mélangeant l'humour et la fantaisie avec *Le baron perché*, *Le vicomte pourfendu* et *Le chevalier inexistant*, de l'explorateur littéraire membre de l'Oulipo, magistral avec *Si par une nuit d'hiver un voyageur* et *Les villes invisibles*, du théoricien de la littérature des *Leçons américaines*, l'inépuisable cycle de conférences qu'il préparait pour l'université Harvard tout juste avant que la mort l'emporte.

La Grosse Pomme

Premier arrêt : *Journal américain 1959-1960*, un long texte dans lequel il raconte son séjour de cinq mois aux États-Unis, financé par la Fondation Ford — une résidence à la-

quelle participaient aussi le Belge Hugo Claus et l'Espagnol Fernando Arrabal. Impressionné dès son arrivée à New York, Calvino s'installe au Grosvenor, l'un des hôtels les moins miteux de Greenwich Village.

C'est sa découverte de l'Amérique. En plein cœur de l'épicentre artistique et éditorial de New York, Calvino, membre du comité éditorial d'Einaudi en Italie, visite les librairies et les éditeurs, assiste à une séance du mythique Actors Studio. Curieux de tout, mais un peu dégoûté par les beatniks barbus qu'il a l'occasion de croiser, et Allen Ginsberg (qui « vit comme mari et femme avec un autre barbu ») ne l'impressionne pas. Les femmes? Les très belles femmes lui semblent rares, des petites-bourgeoises pas très différentes de celles de Turin, ville industrielle du Nord où il a grandi.

Mais New York, pour lui, est une ville simple, une sorte de prototype de ville de par sa

topographie, son apparence et sa société. Tandis que Paris s'enracine sous la surface, s'étend en profondeur, cumule les significations et les possibilités.

Parmi les autres textes de ce recueil, on trouve un survol de son enfance passée sous le fascisme, quelques notices biographiques « objectives », des mises au point concernant son engagement au sein de la gauche italienne et un éclairant compte-rendu de ses productives années parisiennes — il a vécu de 1969 à 1980 dans cette ville qu'il compare à une encyclopédie ou à une bibliothèque, tout en faisant de multiples allers-retours en Italie.

Collaborateur
Le Devoir

ERMITE À PARIS. PAGES AUTOBIOGRAPHIQUES

Italo Calvino
Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro
Gallimard
Paris, 2014, 310 pages



ROMAN

HISTOIRE DE MA SEXUALITÉ

Arthur Dreyfus
Gallimard
Paris, 2014, 361 pages

Né à Lyon, Arthur Dreyfus est un jeune écrivain de vingt-huit ans, auteur de deux romans. Il tente, affirme-t-il, avant qu'il ne soit trop tard, de décrire comment l'abstraction du sexe s'est imposée à l'enfant qu'il fut. Il accumule les anecdotes, les paroles de la famille, des amis. Il les livre dans ce qu'il propose comme roman. Ses remarques sont ironiques, impertinentes, souvent banales. Il fait part de ses lectures, de ses rencontres. La sexualité intervient, mais n'est point toujours le centre. Il indique son homosexualité, ses divers partenaires, qu'il affuble de noms d'emprunt, ainsi que les réactions de son entourage, à commencer par sa mère, suivie par sa grand-mère. Le roman demeure un projet. Le lecteur a l'impression que l'auteur adopte un style Twitter et Facebook pour consigner des pages d'un roman hypothétique où les personnages, la chronologie et le récit sont absents. Est-ce une nouvelle forme d'écriture ou une simple acceptation de la technologie?

Naïm Kattan